
B. Gauthiez, E. Zadora-Rio, H. Galinié (dir.), *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques*

Presses universitaires François-Rabelais/Maison des sciences de l'Homme " Villes et Territoires ", Tours, 2003, 2 vol., 484, 413 p. (Sciences de la ville, 5)

Brigitte Boissavit-Camus



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/racf/548>
ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Brigitte Boissavit-Camus, « B. Gauthiez, E. Zadora-Rio, H. Galinié (dir.), *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques* », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 44 | 2005, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/racf/548>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

ges architecturaux et des traditions constructives très contrastés, qui rendent très difficile toute synthèse.

La tentative de Bruno Phalip est donc des plus méritoires, qui s'est attaché à étudier les systèmes de couvrements médiévaux d'une grande partie du Massif Central, vaste zone comprenant l'Auvergne, le Bourbonnais et une partie du Limousin. Elle comprend des terroirs très différents, carrément méridionaux, comme la plus grande partie de l'Auvergne et du Limousin, plutôt septentrionaux, comme le Bourbonnais, ou de transition, telles la Limagne ou la Creuse. La prospection sur le terrain a par ailleurs laissé de côté la majeure partie du département de la Haute-Loire, excepté le Brivadois, et le manque de données n'a pas permis une confrontation avec les charpentes du Forez. L'enquête entend couvrir la période qui va du XI^e au XVI^e siècle mais, faute de structures conservées, commence vraiment avec le XII^e siècle. Elle s'articule en deux parties : la première se veut descriptive, par terroir et selon un ordre chronologique ; la seconde propose des interprétations, ce qui ne va pas sans redites. Elles sont précédées de l'exposé de problématiques, qui soulignent notamment la multiplicité des liens unissant les pratiques constructives de l'architecture civile et celles de l'architecture religieuse et l'autonomie de la construction vernaculaire, qui n'est pas seulement une dégradation de la construction savante.

La description insiste d'emblée sur l'importance quantitative des couvrements réalisés avec des lauzes ou des tuiles creuses et un bain de mortier, posées directement sur les voûtes. C'est déjà l'occasion d'avancer un lien de causalité avec les difficultés d'approvisionnement en bois. Tout au long des chapitres consacrés aux bilans des connaissances dans chacun des terroirs court ce fil rouge du lien très fort entre l'état de la forêt et les pratiques constructives. Chemin faisant sont décrits les divers types de charpentes, avec une importance plus grande donnée à l'étude des bois (section, longueur, modes de débûts), qu'aux structures ; l'évolution de celles-ci demandera à être encore précisée : ainsi le contreventement existe-t-il au XIII^e siècle (p. 42) ou seulement plus tardivement (p. 50). L'information de l'auteur est à jour des dernières découvertes, notamment celles réalisées sur des monuments civils urbains. Beaucoup de descriptions sont elliptiques, ce qui demande une grande attention au lecteur, et parfois difficiles à suivre, avec un doute sur la conservation de l'œuvre ou sa restitution à partir des empreintes et autres indices. Au bilan se dégage une première image de la diversité de l'aire étudiée et des évolutions vers des charpentes à pente plus fortes, mais dans certaines parties de la zone seulement.

Les interprétations font feu de tout bois, en rassemblant des sources écrites disparates et par une judicieuse analyse de l'Armorial de Guillaume Revel (p. 52-53). L'auteur revient également longuement sur les données techniques et archéologiques. Il veut aussi intégrer la réflexion architecturale dans une large problématique qui fasse toute la place nécessaire aux considérations environnementales et aux pratiques humaines. Cette partie ne laisse pas de susciter certaines interrogations. La légitimité de déterminismes marqués, tel l'enchaînement manque de bois longs et propension à voûter, mérite discussion. Plus généralement, le déterminisme des possibilités de la forêt, conçues

comme des données contraignantes et irrésistibles laisse perplexe : il n'est à aucun moment envisagé des échappatoires possibles à ces relations de causalité, permises pourtant par le dynamisme des hommes et cette part culturelle, bien difficile à mesurer ; il reste pourtant qu'ailleurs la forêt a été améliorée par une véritable culture, ou que l'on a élaboré des charpentes à bois courts assemblés (Languedoc) ou bien encore que l'on a importé du bois permettant de réaliser des charpentes ambitieuses, comme en Provence rhodanienne ; au total, il n'est pas prouvé que les dimensions des bâtiments dépendent de celles des grumes. La restitution du paysage forestier auvergnat paraît en outre à compléter en prenant en compte des analyses plus détaillées des bois : seul l'établissement de séries autorisera à passer de la perception d'un milieu de prélèvement, par nature étroit, à celui, plus vaste et complexe, d'un couvert forestier régional.

Parmi les grands mérites de cette première synthèse sur les charpentes de l'Auvergne et de ses marges, retenons le rassemblement de nombreuses données éparées, difficilement accessibles ; il est d'autant plus méritoire que l'inventaire bat son plein et amène chaque mois la découverte ou la datation de nouvelles charpentes ; ces progrès ne peuvent qu'enrichir les constats et permettront d'affiner l'analyse. L'exposé est servi par la présentation de séries de dessins très clairs ; il comporte une première cartographie accompagnée de la liste des charpentes datées par dendrochronologie, malheureusement sans référence aux rapports d'analyse. Notons que, par bien des côtés, l'ouvrage rendra également les services d'un vrai manuel, grâce aux nombreux rappels théoriques. Il ouvre également des aperçus intéressants sur certains points, tel celui des dérivés de la ferme latine en maçonnerie, avec la mise en place d'arcs diaphragmes (p. 100).

Une telle étude manquait et il faut souhaiter que les autres terroirs méridionaux, Languedoc et Provence, Alpes, Midi Aquitain, etc., en bénéficient bientôt.

Pierre Garrigou Grandchamp

Gauthiez (B.), Zadora-Rio (É.), Galinié (H.) (dir.), *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques*, Presses universitaires François-Rabelais/Maison des sciences de l'Homme "Villes et Territoires", Tours, 2003, 2 vol., 484, 413 p. (Sciences de la ville, 5).

Dans un important ouvrage publié sous leur direction par la maison des Sciences de l'Homme "Villes et territoires" de Tours, Bernard Gauthiez, Élisabeth Zadora-Rio et Henri Galinié nous livrent le résultat d'un travail collectif sur la morphogenèse des agglomérations médiévales. Il fut entrepris en 1995 dans le cadre du GDR 94 du CNRS "Sociétés et cadres de vie au Moyen Âge : approches archéologiques", et achevé au sein du Laboratoire Archéologie et Territoires (UMR 6173 CITERES). Dix-huit chercheurs venant d'horizons divers, tant

institutionnels que disciplinaires, y ont collaboré : outre les trois directeurs de la publication, Jean-Loup Abbé, Isabelle Audinet, Alain Badin de Montjoye, Luc Bourgeois, Jean Catalo, Pascal Chareille, Gérard Chouquer, François Comte, Gislaine Fabre, Stéphane Joly, Thierry Lochard, Xavier Rodier, Laurent Schneider, Josiane Teyssot et Michaël Wyss. Trois grands ensembles régionaux sont approfondis : la Normandie, l'Anjou-Touraine et le Languedoc, auxquels s'ajoutent des exemples en l'Île-de-France, Rouergue, Auvergne et Dauphiné.

L'ouvrage, de format 21 x 29,7cm, se compose de deux volumes, un volume de textes de 485 p. et un volume de figures de 413 p. Le premier constitué de cinq parties rassemble pour l'essentiel le corpus monographique réparti entre trois chapitres : I. La planification des agglomérations, (Verneuil-sur-Avre, Falaise, Pont-Audemer, Lisieux, Montferrand, Rions, Montpellier, et des agglomérations des bassins moyens de l'Hérault et de l'Aude) ; II. Le développement dit spontané (Grenoble, Rodez, Angers, Lodève et Poissy) ; enfin III. Politique foncière : ressort juridique et dévolution de l'espace (Tours, Saint-Denis, Fécamp, Louviers et les agglomérations comprenant des bourgs dépendants de l'abbaye de Marmoutiers).

Les notices monographiques, conséquentes et argumentées, sont accompagnées d'une documentation cartographique présentée dans le second volume. L'argumentation détaillée de chaque cas nécessite une lecture attentive dans un indispensable va-et-vient avec les figures. Bien que non standardisées, toutes les notices comportent trois volets, l'un sur l'analyse morphologique où chaque auteur s'attache à identifier et décrire les unités de plans et les formes remarquables, un autre sur les sources textuelles ou archéologiques. Le dernier propose une évolution de l'espace urbain : chaque auteur tente d'établir la chronologie relative des formes reconnues et leur fonctionnement les uns par rapport aux autres, puis de replacer l'évolution urbaine dans une explication politique, économique, sociale et culturelle. Si toutes ces études découlent d'un même processus de déconstruction du plan, à dessein, les auteurs n'ont pas complètement normalisé la méthode, préférant ainsi laisser ouvertes les potentialités de l'analyse selon les acquis et les savoir-faire des uns et des autres.

Ces notices sont complétées, dans un chapitre IV intitulé Variations, par des synthèses régionales sur les trois grands ensembles cités ci-dessus, auxquelles s'ajoute un solide et pertinent article historiographique de Stéphane Joly sur les *buhrs* planifiés anglo-saxons. Au total, ce sont en fait 42 agglomérations qui sont traitées, et le lecteur trouvera, en outre, de très utiles informations pour 94 autres dans les synthèses régionales. Celles sur la Normandie et l'Anjou-Touraine augmentent, en effet, considérablement le nombre de localités sur lesquelles repose l'analyse, car elles prennent en compte les études précédentes de Bernard Gauthiez pour la première région et d'Élisabeth Zadora-Rio et d'Isabelle Audinet pour la seconde. L'étude normande repose ainsi sur un corpus de 76 agglomérations et l'étude de l'Anjou-Touraine sur un corpus de 64.

Avec le chapitre V consacré à une Mise en perspective de l'approche morphologique, les deux dernières parties forment la conclusion des travaux. Les auteurs y ont renoncé à se lancer

dans un exercice rhétorique visant à intégrer toutes les notices et à en tirer une généralisation, ce qui leur est apparu peu pertinent, en tout cas fort prématuré, tant il est vrai que les réalités varient d'une région à l'autre. Ils ont ainsi préféré illustrer cette "variation" par des synthèses régionales ou micro régionales, et concentrer la réflexion sur trois points essentiels : les formes (B. Gauthiez), les acteurs comme concepteurs possibles des opérations de planification (Josiane Teyssot, Bernard Gauthiez et Jean-Loup Abbé), et, l'on n'en s'étonnera guère compte tenu de l'intérêt du Laboratoire de Tours pour ces questions, sur une confrontation des sources planimétriques aux sources écrites et archéologiques (Jean-Loup Abbé, Élisabeth Zadora-Rio et Henri Galinié).

Ces textes sont encadrés par deux parties méthodologiques utiles : une introduction historiographique par Élisabeth Zadora-Rio qui remet en perspective l'entreprise depuis le XIX^e s., et, en fin d'ouvrage, un vocabulaire établi par Bernard Gauthiez, sorte de dictionnaire des expressions retenues pour l'analyse morphologique et des critères utilisables pour la méthode d'analyse. Cet appareil critique aurait gagné, nous semble-t-il, à être complété par une réflexion sur la représentation des villes à travers ces documents planimétriques, mais on se consolera en pensant que l'ensemble des études de l'ouvrage offre un bon matériau pour une telle étude. Il aurait aussi été pédagogique de rappeler les principaux traits de fabrication de ces plans cadastraux qui ont fait, il est vrai, ailleurs l'objet de plusieurs études.

Le second volume de 413 pages rassemble en 228 figures l'iconographie réalisées ou utilisées pour 73 agglomérations. Ici, la liberté laissée aux auteurs trouve un peu sa limite. On y retrouve, en effet, les défauts inhérents à la réalisation d'un tel ouvrage collectif où chaque auteur a préparé, selon ses moyens ou sa disponibilité, sa propre iconographie. Ainsi des variations dans la représentation ou dans les codes graphiques obligent-ils le lecteur à se familiariser à de nouvelles pratiques graphiques d'un article à l'autre, et, souvent, à se redimensionner (variations d'échelles d'une agglomération à l'autre). Un peu d'homogénéisation compte tenu de la densité de l'ouvrage aurait facilité le va-et-vient textes/plans d'une part, évité quelques coquilles ou incohérences entre les deux parties d'autre part, enfin facilité les comparaisons. Mais que l'on se rassure l'exercice n'est pas impossible, il demande simplement un peu de temps. Ces légères critiques ne doivent pas cependant faire oublier l'important : à savoir le très précieux corpus de plans ici rassemblé. On soulignera combien ce corpus est en outre utilisable pour des démonstrations pédagogiques - l'auteur de ce compte-rendu en ayant fait l'expérience - car il permet, aux étudiants en particulier, de bien suivre les étapes du raisonnement.

La richesse et la solidité des notices et articles ne permettent pas de rentrer ici dans la discussion de chacun. Aussi préférons-nous nous limiter à présenter, le mieux possible, les contenus et perspectives de ce travail. L'intérêt porté aux territoires anciens et à leurs représentations n'est pas nouveau. Dans une excellente introduction, É. Zadora-Rio retrace comment les disciplines des sciences humaines, à la suite de Quatremère de Quincy, se sont emparées, plus successivement que dans un dialogue interdis-

ciplinaire, des représentations de l'espace, principalement des plans cadastraux. L'idée sous-jacente est que " le plan est une source privilégiée de l'histoire des villes ", et qu'il conserve les marques de certains types d'organisation ayant nécessairement contraint de façon durable l'agglomération, tels le réseau viaire orthonormé antique ou les parcellaires rayonnants médiévaux. Les historiens, historiens de l'art et archéologues ont longtemps utilisé ces plans dans le but de compenser un défaut d'informations et de localiser des structures réelles ou potentielles, connues ou disparues : d'où l'attention longtemps focalisée sur la recherche de modèles urbains ou d'habitats groupés que révélait la lecture des textes (villages ecclésiastiques, bourgs castraux...) ou sur celle des traces de structures archéologiques prédéterminées.

Depuis les années 90, l'approche archéologique de ces documents a été marquée par les travaux de deux chercheurs : Gérard Chouquer, antiquisant travaillant sur l'archéologie du paysage et sur l'analyse des territoires, dont les préoccupations ont rejoint les demandes en l'archéologie préventive, et Bernard Gauthiez, architecte de formation intéressé par l'analyse et la compréhension du bâti urbain, à la croisée des préoccupations des urbanistes, des historiens de l'art et des archéologues médiévistes ou modernistes. Ces deux chercheurs ont contribué à mettre en place un outillage méthodologique et conceptuel, et à asseoir la réflexion pour interroger autrement ces plans. Il ne s'agit plus seulement d'y repérer des structures connues, mais de tenter d'y déceler les traces des organisations anciennes suivant l'idée que la représentation du plan " repose aussi sur une conception stratifiée " du réel ; la mise en concordance de ces traces étant alors susceptible de mettre en évidence des planifications, des structures dynamiques, quelles soient ou non fossilisées, qu'elles soient originales ou rémanentes. Si Gérard Chouquer, remettant peu à peu en cause la possibilité de périodiser les formes, semble s'être convaincu que le plan reflétait des formes régies selon un processus géomorphologique, à savoir qui s'exerce dans la très longue durée selon des mécanismes qui lui sont propres, B. Gauthiez a, en revanche, dans ses études, maintenu " le postulat de l'intelligibilité chronologique et historique du plan ". C'est sur la base de ce dernier postulat qu'a reposé le travail dont il est ici question.

L'utilisation de ces représentations planimétriques réalisées dans le premier tiers du XIX^e s. et donnant une image de la situation pré-industrielle pose cependant bien des problèmes de lecture et de compréhension de l'organisation de l'espace médiéval. Du point de vue méthodologique, cette recherche se situe dans la lignée des travaux du géographe Conzen pour qui " la division parcellaire est un facteur important de l'évolution morphologique ". Celui-ci a, en 1968, défini le concept d'unité de plan : le plan urbain résulterait, selon lui, " de trois systèmes complexes de formes : le réseau viaire, les parcelles individuelles et leur agrégation en îlots, et le bâti. Dans un paysage urbain, ces trois formes sont interconnectées " et interdépendantes. " Rues, îlots et bâtiments sont donc intégrés dans l'espace et dans le temps, et forment des combinaisons dynamiques, reconnaissables sous la forme d'unités de plans distinctes. " Conzen avait déjà insisté sur les processus de transformation (croissance, décroissance, abandon, rétraction ou extension,

problèmes des limites et franges urbaines –interaction rural/urbain...).

Le but de l'analyse morphologique du plan est ici de développer une analyse spatiale " qui dépasse la représentation d'une topographie historique ". L'objectif est double : d'une part " évaluer la part de l'urbanisme et de la planification dans le développement des agglomérations médiévales " quel que soit le statut ou la forme de l'habitat groupé, et d'autre part " identifier et tenter d'expliquer les différences régionales dans la forme et la chronologie de leur développement ". Ainsi qu'Élisabeth Zadora-Rio le résume à la fin de l'introduction, il ne s'agit pas d'une synthèse sur la morphogenèse des agglomérations médiévales ou d'un atlas des formes urbaines, mais d'une " collection d'essais dont certains portent sur une ville, voire un quartier, d'autres sur des ensembles de localités à l'échelle régionale ou micro-régionale ". Ce travail poursuit donc une longue tradition de la recherche sur les formes de la ville, mais abordée du point de vue des archéologues, même si tous les chercheurs concernés ne sont pas archéologues. Il englobe des agglomérations médiévales d'origine antique ou médiévale. La prise en compte de localités autant rurales qu'urbaines s'explique d'une part par la difficulté que l'on éprouve parfois à catégoriser ces agglomérations, et d'autre part parce que (ce que démontre parfaitement l'ouvrage) en matière d'organisation de l'espace des habitats groupés coexistent des formes qui doivent moins au caractère rural ou urbain ou à la taille des localités, qu'aux décisions/réalisations des contemporains, aux cycles d'urbanisation et principalement à leur superposition ou juxtaposition dans la durée. Il n'est pas question dans cet ouvrage de définition de la ville par rapport au village, même si la mise en perspective des monographies permet d'y réfléchir (cf. article de synthèse sur la Normandie par B. Gauthiez). L'un des acquis de l'ouvrage est, en effet, de confirmer ce que la recherche récente tendait à montrer, à savoir l'absence de liens entre forme et désignation des agglomérations. C'est de l'organisation spatiale à travers les formes que l'on peut dégager de l'étude des plans cadastraux dont il s'agit et du discours historique que l'on peut construire autour. Pour autant, il ne s'agit pas de discuter sur les formes pour elles-mêmes, détachées de tout contexte ou de tout signifiant. Les sources planimétriques sont ici confrontées aux sources textuelles, et dans de rares cas, car elles font défaut, aux sources archéologiques. Les sources architecturales servent aussi, mais insuffisamment compte tenu de l'état de la documentation et des recherches.

Il s'agit donc par quelques études de cas de revoir concrètement les processus et phénomènes dits spontanés ou planifiés, puis d'en tirer quelques traits régionaux. La planification est ici entendue comme un ordre géométrique provenant d'une intervention volontaire. Elle ne désigne pas systématiquement des opérations urbanistiques d'envergure ou des opérations qui se traduisent systématiquement par des tracés parfaitement réguliers. Les auteurs se sont ainsi plus attachés à évaluer le caractère volontaire de l'organisation de l'espace que la " performance des arpenteurs ". S'ils ne font pas l'économie d'une étude diachronique, et de son exposé, ce n'est pas pour sacrifier à une analyse régressive obligée ou à une déconstruction totale du plan, mais c'est pour mieux isoler, à travers les formes iden-

tifiables, quelles sont les structures dynamiques génératrices de contraintes ou d'attraction, quelles sont celles restées sans effet ou avec un effet différé dans le temps. Cela permet de dégager l'existence ou l'absence d'opérations volontaires d'urbanisme (I^{ère} et II^e parties) et l'existence d'actions d'organisation ou de réorganisation de l'espace portant " non sur la forme mais sur la dévolution des espaces, sur les activités ou les usages " (III^e partie). Au-delà, il s'agit de mettre en évidence les rythmes du développement urbain, et par l'analyse des autres sources de les expliquer : d'où l'individualisation des formes avec leurs raccordements et leurs interactions et l'établissement autant que faire ce peut d'une chronologie, mise ensuite en relation avec les données historiques à une échelle locale ou régionale.

De cette manière, les auteurs entendent véritablement vérifier le postulat selon lequel, grâce à la confrontation des sources, le plan est intelligible historiquement et chronologiquement même si tout ne saurait être intelligible ou suffisamment conservé pour être interprété. La lecture de cette " série d'essais " montre que le postulat est très recevable. La démarche s'avère d'autant plus valide qu'elle fait jaillir, au bout du compte, une réalité ou plutôt des réalités médiévales, débouchant sur une lecture sociale et politique solide de l'espace médiéval. Elle permet au moins de poser ou de reposer l'interprétation des traces en ce sens. L'un des mérites, et non des moindres, de l'ouvrage est aussi de revenir sur les décalages que perçoivent les archéologues lors de la confrontation des sources, particulièrement sources textuelles et sources archéologiques et ou architecturales. S'y confirme l'absence d'évidences que pourraient laisser croire les textes ou la conservation des vestiges.

L'effet biaisé des sources écrites, déjà bien dénoncé, s'en trouve renforcé notamment sur le rôle des acteurs. Sont du coup parfois remises en cause, ou du moins nuancées, des visions généralisantes que l'on avait déduit antérieurement de l'étude des textes. Un exemple frappant est l'absence, du moins le faible impact visible sur le plan (donc solidifié dans la durée) des moines de Marmoutiers dans la fabrication des agglomérations où ils possèdent des bourgs, même pour des localités très proches comme Saint-Symphorien et Sainte-Radegonde. En Languedoc, à l'inverse, lotissements réguliers et orthonormés suggèrent fortement des opérations volontaires d'urbanisme, jusqu'alors peu reconnues, de la part des établissements religieux comme les monastères bénédictins locaux ou des ordres militaires, montrant ainsi la part dynamique que ces acteurs ont pris dans le développement urbain aux XII^e et XIII^e s. En Normandie, l'influence des religieux est sensible, mais non systématique, dès les XI^e-XII^e s. Elle semble s'expliquer par l'alliance politique et intellectuelle entre les puissants abbés ou théologiens de certaines abbayes comme celle du Bec et le pouvoir civil représenté par le pouvoir comtal puis les rois d'Angleterre, dans un contexte de rivalité par rapport au royaume de France. En Touraine et en Anjou, les acteurs religieux ne paraissent pas, on l'a vu, produire d'effets similaires dans l'organisation de l'espace, même dans une ville comme Tours, où au X^e s., l'action bien documentée par les textes de Theotolon, comme abbé de Saint-Martin ou comme évêque de Tours, est centrée sur la constitution et l'organisation des ensembles fonciers pour les moines de Saint-Martin ou les cha-

noines de Saint-Julien. Elle paraît ainsi plus organisatrice " des droits et des propriétés en relation avec les usages du sol " que désireuse d'inscrire l'organisation des populations dans un projet urbain impliquant la subdivision et l'organisation parcellaire interne de ces ensembles. À Saint-Denis, en revanche, l'analyse morphologique confirme la réelle prégnance de l'abbaye dans l'organisation de l'espace urbain.

Ces études permettent aussi de revisiter l'importance accordée à certains vestiges architecturaux ou archéologiques conservés, et dont le rôle apparaît parfois, de ce fait, surestimé dans les analyses morphologiques. Ainsi les enceintes urbaines antiques s'avèrent-elles, souvent à cause de leur tracé, des formes très solides dans la représentation du plan, voire dans le paysage contemporain. C'est là une importance qui, excepté pour la ville d'Angers, paraît au-delà du rôle qu'elles semblent avoir eu comme structure dynamique réelle, notamment dans leur capacité à maintenir ou générer une organisation du réseau viaire ou des organisations parcellaires d'ampleur.

Au-delà de ces diversités, se confirme le poids de l'activité économique comme moteur de la production de l'espace urbain médiéval. De même, et quel que soit le secteur géographique considéré, le pouvoir civil, comtal ou royal, apparaît également comme l'un des principaux agents dans la décision et la mise en œuvre des opérations urbanistiques volontaires : le cas est particulièrement net pour l'Auvergne, l'exemple de Montferrand étant très convaincant. Ceci est également valable pour d'autres agglomérations au développement spontané, telles que Grenoble, Poissy, Rodez, Angers ou Lodève où les opérations d'organisation ne sont pas absentes et prennent même parfois une certaine ampleur ; car ainsi que le rappellent les auteurs, la recherche des opérations d'urbanisme de type planifié ne doit pas, en effet, oblitérer le fait que " les tissus urbains que l'on qualifie de «spontanés» résultent d'un cumul de décisions individuelles à l'échelle d'une ou plusieurs parcelles ".

Cet ouvrage permet de dépasser les positions de l'historiographie traditionnelle qui tendait depuis les travaux de Metzger (1895) et de P. Lavedan (1926) à caractériser les villes antiques et modernes comme des espaces urbanistiques planifiés tandis que les villes médiévales se seraient, elles, formées par héritages successifs sans interventions urbanistiques volontaires. Ces travaux montrent que l'on ne saurait, pour le tissu aggloméré médiéval -mais au vu des notices la remarque vaut pour la période moderne également- réduire l'urbanisme au plan régulateur. La planification n'affecte pas tous, et tous uniformément, les éléments constitutifs de l'espace urbanisé ; elle peut ne porter que sur l'une ou l'autre de ses composantes (réseau viaire, parcellaire, composition des édifices majeurs, alignement du bâti...). Ainsi, comme le spécifient les auteurs, " Le spontané et le planifié ne sont donc pas deux catégories complètement distinctes, mais plutôt les deux extrêmes d'un spectre ". Au fil de la lecture, on se prend à remettre en cause l'idée que l'urbanisme ne redémarre qu'avec la Renaissance, suivant là aussi la tendance de la recherche en histoire de l'art médiéval. Le Moyen Âge urbain apparaît de moins en moins comme une longue période linéaire et homogène, mais traversé par des cycles de développement/régression dont l'échelle n'est pas univoque : certains affectent seulement une localité (voire

un quartier), d'autres une micro-région, d'autres encore une région, laissant voir, comme entre la Normandie et le Languedoc, d'importants décalages dans la croissance urbaine (mais cela a-t-il un sens de parler de décalage s'il s'agit de phénomènes différents ?). La lecture de l'ouvrage fait jaillir diverses réflexions et interrogations, comme par exemple la relation entre conflit et production d'espace urbain, qui ne paraît pas, elle non plus, univoque d'un espace régional à l'autre, d'un conflit à l'autre. Ainsi, les "essais" contenus dans cet ouvrage sont-ils loin de conforter une image simple (réduite à quelques figures) de l'habitat groupé médiéval ou à l'inverse de le réduire à une série d'images spécifiques. S'ils n'en font pas le théâtre d'un espace régulièrement pensé et aménagé, ils montrent, toutefois, que les savoir-faire et la recherche en matière d'arpentage et de géométrie ne furent pas toujours absents selon les pratiques traditionnelles et la culture savante ou dominante locale (Normandie, Auvergne, Languedoc).

De nombreuses raisons conduisent à recommander la lecture de cet ouvrage. En premier, le mérite d'apporter, dans une seule unité bibliographique, des informations précises et une proposition du développement urbain pour une série importante d'agglomérations, qu'il s'agisse de localités encore peu étudiées ou de villes déjà bien étudiées ayant fait l'objet de synthèses antérieures, parfois récentes, comme Tours, Saint-Denis, Montpellier ou Grenoble. Ensuite, nous avons là une tentative raisonnée, méthodique, critique, de réelles lectures morphologiques des plans cadastraux napoléoniens ou de peu contemporains. Elles font la démonstration que cette documentation peut être véritablement érigée en source première, exploitable pour l'analyse historique. Troisième raison : par la série d'*exempla* qu'il contient, *exempla* où l'information est directement reliée à son explication historique dans un raisonnement que peut suivre le lecteur, l'ouvrage a également une valeur heuristique pour poursuivre la recherche en ce domaine. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, il rouvre la question du développement des agglomérations médiévales et celle des formes urbaines transcrites dans le plan cadastral, non dans une perspective typologique généralisante mais qui invite à faire émerger les réalités médiévales. Le Moyen Âge apparaît une période très créatrice où se transmettent, se réinventent et s'élaborent des solutions et des savoir-faire multiples selon les situations locales ou régionales, et dont certaines ne s'uniformiseront qu'à la fin de la période, voire à l'époque moderne, devenant alors durables. Du point de vue historiographique, la recherche sur ce type de documents, et les questions qui l'accompagnent sur sa fabrication, sa valeur (nature et fiabilité de l'information contenue) et au-delà sur sa transposition possible en terme de connaissances, témoigne aussi de l'importance prise ces dernières années par la nécessité d'une meilleure spatialisation des données. Il témoigne enfin d'une évolution récente des archéologues qui cherchent pour des raisons pratiques et scientifiques à mieux définir et comprendre le cadre géographique des traces archéologiques comme milieu physique des activités humaines. Mais il est aussi manifeste que si l'espace (réel ou représenté) est bien, à nos yeux d'archéologues, un milieu conservatoire, il est aussi potentiellement susceptible de nous renseigner, comme les textes ou les réalisations matérielles, sur les pratiques sociales des

populations médiévales. On ne peut, en fin de compte, qu'apprécier la perspective historique qui a été non seulement posée d'emblée, mais mise en oeuvre par les auteurs de ce travail.

Brigitte Boissavit-Camus
Maître de conférence Paris X Nanterre
UMR 7041 Ar Scan THEMAM

Ph. Racinet et J. Schwerdroffer (dir.), *Méthodes et initiations d'histoire et d'archéologie*, Éd. du temps, Nantes, 2004, 382 p.

De quoi s'agit-il ? D'un Objet de Publication Archéologique Non Identifié, apparemment, et le titre n'est pas là pour nous éclairer. En tout cas pas un manuel méthodologique, comme ce titre pourrait justement le laisser croire à quelques étudiants non avertis : c'est bien en effet cet avertissement – une mise en garde en vérité – que je souhaite faire ici par cette courte recension, étant encore pour quelques temps, comme professeur émérite, en charge de la formation des jeunes générations en archéologie...

Du premier des coordinateurs, on sait qu'il enseigne l'"archéologie médiévale" à l'Université, du second je ne sais rien et le contenu de l'ouvrage, auquel il n'a pas participé, ne m'en apprend rien. Le volume, malgré son titre généraliste, s'adresse d'ailleurs à l'évidence surtout aux archéologues médiévistes, tant sont importantes les lacunes pour la Préhistoire, la Protohistoire ou l'Antiquité.

Rien moins que 19 autres collaborateurs ont apporté leur concours aux quelques 25 contributions qui émaillent ce recueil, au fil de six chapitres distincts : dans l'ordre, "Le paysage", "L'écrit", "Le terrain", "Le bâti", "Le laboratoire" et "La mise en valeur". Il s'agit bien en effet d'un recueil de contributions assez disparates et dont la logique d'ensemble échappe un peu, mais une clef en est donnée en Avant-Propos (p. 9), quand on apprend que ces textes ont en fait été rassemblés une première fois en... 1989.

Les coordinateurs semblent ignorer que, depuis plus de 15 ans, les aspects méthodologiques de l'archéologie et ses relations épistémologiques avec l'histoire et les sources textuelles ont quelque peu évolué, même si quelques nouvelles contributions ont été ajoutées ici, pour faire moderne. Et c'est d'autant plus dommage que certains auteurs, dont les recherches et autres travaux présentent par ailleurs un intérêt certain, se sont ainsi fourvoyés à apporter leur concours à cette très contestable entreprise, pour des articles tellement généraux qu'ils sont d'une utilité tout aussi contestable dans le paysage éditorial actuel en archéologie : je pense par exemple à Véronique Mattered pour l'archéobotanique, Bruno Desachy pour l'informatique, ou Frédérique Blaizot pour l'archéologie funéraire.

Était-il bien utile, également, dans un premier chapitre curieusement intitulé "Le paysage", de consacrer encore une demi-douzaine de pages (+ illustrations) à la "prospection terrestre en labours" (Ph. Popineau, p. 13 sq.),